



TECHNOLOGIE ET CULTURE ~ 1

la technique nous assigne-t-elle un destin ?

par Paul Chamberland

Le texte de cet article est formé par la reprise de larges extraits de *Mise à distance de toute technologie*, communication donnée dans le cadre de la Conférence « Culture et technologie : fusion ou collision ? », présentée par l'Union des écrivains québécois lors du VI^e Congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français en juillet 1984. Le texte de la communication a été publié la même année par l'UNEQ.

Comment parler de la culture ? En ne mentant pas. La culture devient facilement le lieu du mensonge, ou de la fausseté.

Où se trouverait alors le lieu de la vérité ? Il se pourrait que ce soit le Ventre. La « vérité » du Ventre, c'est son avantage, ne peut pas être facilement détournée. Pas lorsqu'on a en vue les millions de ventres affamés. Mais en irait-il de même avec les panses gavées ? C'est à elles que la culture sert de mensonge : d'alibi. Qui ont de l'oreille pour tout ce qui les distrait des vérités trop simples.

Pour penser la culture en conjurant au mieux le risque de mentir, il faut en mesurer l'enjeu à la vérité de la faim.

Mais, qu'est-ce que la culture ?

Habituellement, lorsqu'on en « débat », c'est pour la distraire soigneusement de la « réalité » (entendez : « et de ses basses considérations »). Rien là de délibéré. Au contraire. Car l'« habitude », c'est ce qui étrangle la pensée avant même que le penseur ait eu le temps de se ressaisir. L'habitude de ne pas « mélanger les genres » par exemple. L'habitude du « spécialiste ». Ainsi, mettre en rapport les « problèmes » culturels et ceux de la famine, « ça ne se fait pas ».

Penser, c'est acte de lier, relier (en grec, legein), mettre en relation. Et cet acte, par nécessité intrinsèque, commande le chemin (la « méthode ») selon lequel il « établit les liens ». Si la pensée est la pensée, elle se laisse guider, « orienter » par l'être des choses : dans un étonnement sans cesse renouvelé. Subordonner la pensée au compartimentage des savoirs spécialisés, experts, c'est inévitablement en gauchir, en interrompre le mouvement propre : l'asservir à des « critères » qui lui sont extérieurs. De ces savoirs-là, certes, proviennent des données, des classements, des notions formalisées, dont le résultat se propose en « connaissances ». Et la pensée les prend en compte : elle ne « fonctionne » pas en circuit fermé, elle est ouverture. Cependant, réduire la pensée à n'être qu'un commentaire, même judicieux, de ces connaissances, cela revient à la dégrader en bavardage.

La chose se fait couramment à la radio, à la télévision, dans l'imprimé. Comme le domaine des « problèmes » traités par la connaissance experte, spécialisée, se déploie en une prolifération de « secteurs » ou de « niveaux », cela a pour effet inévitable de distraire continuellement l'attention. On passe d'une chose à une autre, et de plus en plus vite, à mesure que les problèmes se « complexifient ». À chacune, on « s'intéresse » sincèrement mais c'est pour mieux l'oublier dès que l'intérêt se porte à la suivante. Qu'en résulte-t-il sinon un état complètement irrelaté des « intérêts », des représentations ? Le contraire même de la pensée.

La question initialement posée est devenue : comment penser, en vérité, la culture ? La visée rationnelle et planificatrice y répond en faisant de la culture un « secteur » de la production/consommation. C'est ainsi, par exemple, qu'elle sera tenue pour un « bien » négociable, ou non, dans un traité de libre-échange entre États. Avec ce type de réponse, la culture est donnée comme un acquis, ou un présupposé, qui irait de soi. Pareille notion, qui s'autorise du sérieux qui privilégie les « faits », équivaut à une non-pensée. Une non-pensée qui se laisse oublier en tant que telle, si bien que tout retour à la pensée passera ici pour une spéculation superfétatoire. Mais le caractère problématique de cet état de chose se laisse quand même rappeler pour peu qu'on s'avise d'une étrange omission : la visée calculatrice, planificatrice n'imagine même pas qu'elle pourrait exercer un effet d'altération sur la culture. Et, pour commencer, en la traitant comme une chose.

Penser la culture commence par écarter le ça-va-de-soi de manière à laisser place à un étonnement libre de (re)découvrir les « liens » qui font sens de ce phénomène.

La culture ne présuppose-t-elle pas l'être cultivé (ou à « cultiver ») ? Du coup, l'attention se déplace. La culture n'apparaît plus, en premier lieu, comme une « chose administrable » mais comme un processus de croissance, de formation et d'intégration pour un être. Les savoirs, les institutions et les équipements n'ont de sens qu'en vue de cet être. En conséquence, la culture, par son essence, se désigne comme domaine de l'imprévisible, de l'incalculable, de l'implanifiable.

Il apparaît ainsi que, par son essence, la culture a le même genre d'être que la pensée. Le propre en quoi elles communiquent est le libre déploiement de croissance et d'intégration. Le terme formation en inscrira ici le concept. Pensée et culture sont en relation de co-appartenance. Ce qui menace l'une atteint l'autre.

La visée planificatrice est indifférente à la pensée : elle affiche à son égard un respect apparent. Mais en étendant son emprise sur le réel (c'est de sa nature même de s'emparer et de s'accaparer), elle tend du même coup à disqualifier, à ruiner la pensée dans son rapport à l'être : par la seule violence muette de l'oubli qu'elle fait sur ce qui ne satisfait pas à ses « critères ». De même, elle prétend « servir » la culture en en gérant les « affaires » alors qu'elle contribue à en adultérer l'essence, qui est de libre déploiement.

La visée planificatrice s'identifie aux voies de la technologie. La technologie, de toute la puissance de ses méthodes, de ses réseaux et de ses équipements, a soumis la terre entière à son dispositif de contrôle et d'exploitation. Ainsi nous faut-il soupçonner que ce qui, partout, relève de la culture, entendue comme formation, est en danger. On ne s'attendra pas à ce que cet état de choses soit facile à penser.

De par la force même d'oubli (indifférence travestie en respect) que la technologie applique à ce qui se désigne comme étranger à son essence, elle obtient, comme allant de soi, une « représentation » et un simulacre de la culture. Et c'est ainsi que, sans que rien ne paraisse en regard des évidences courantes, la culture sera devenue le lieu du mensonge et de la fausseté.

Tel est, esquissé à grands traits, l'enjeu de pensée qui se désigne à toute méditation sur les rapports entre culture et technologie. Dans le cours d'un cycle de quatre ou cinq articles, j'essaierai de déployer un chemin de pensée qui favorise un désenvoûtement quant aux « prouesses » de la technologie mais qui n'en tire pas moins, grâce au défi porté par l'« essence de la technique », des ressources désignées à une nouvelle aire de réaffermissement de la culture.

Je proposerai, en premier lieu, de questionner cette « essence de la technique » selon ses implications pour le culturel.

Une révolution technologique bat son plein — une autre —, c'est ce qu'on entend dire. On parle de « virage » : il y aurait de quoi y occuper tout son temps, toute sa matière grise. Sans aucun doute. Mais quelle bousculade, tout à coup, dans ce tournant, à voir une autre « révolution », une autre « vague » nous sauter dessus : la toute nouvelle biotechnologie, avec ses clones, ses transferts d'embryons, son design génétique. Mais, je le demande, cette précipitation vers le nouveau ne risque-t-elle pas de nous faire perdre de vue l'ensemble du devenir technologique ?

Le cheminement de ma pensée doit beaucoup à la méditation de Heidegger. L'« essence de la technique » n'est pas du même ordre que celui des appareils, des machines, des dispositifs. C'est ce qu'il dit et pense. L'opinion la plus répandue à propos de la technique peut être ainsi formulée : il s'agit de simples instruments, l'important est de pouvoir distinguer, pour trancher, entre le « bon » et le « mauvais » usage qu'on en ferait. D'un côté les armes nucléaires, de l'autre les vaccins. Heidegger récuse cette façon de voir. « Quand nous considérons la technique comme quelque chose de neutre, c'est alors que nous lui sommes livrés de la pire façon : car cette conception, qui jouit aujourd'hui d'une faveur toute particulière, nous rend complètement aveugles en face de l'essence de la technique* ». »

La technologie moderne, depuis les premières machines à tisser jusqu'à l'ingénierie biologique, forme un seul mouvement, un seul devenir, un seul « projet ». Les diverses révolutions n'interrompent pas le cours de ce devenir, elles le ralentissent. Chaque changement, chaque bouleversement a l'air d'éclipser le précédent. Les vagues successives, leur discontinuité apparente suscitent, alimentent, pour nos esprits fascinés, le pathos du nouveau. Mais la rupture de continuité, le bouleversement est un trait constitutif du « progrès », de l'« essor » de la technologie. Reste à savoir par rapport à quoi elle se reprend sans cesse en tant que mouvement de rupture.

Du temps d'Homère, ou de Socrate, ou encore de Dante, on ne parlait pas, que je sache, de telles choses que d'« équipements socio-culturels ».

Comme le mot « technologie » le laisse entendre, derrière les appareils, les machines, les chaînes de production, les circuits informatiques et les diverses ingénieries, on trouve une « logie », une « logique », un « discours », une « méthode ». Et cela implique bel et bien un mode de pensée. Ne serait-ce pas par inadvertance qu'on poserait, à part l'un de l'autre, un monde d'instruments et un monde de valeurs ?

Ce mode de pensée technologique, cette logique, cette méthode s'est constituée, s'est élaborée au cours des « Temps Modernes » dans ce qu'on désigne comme connaissance scientifique. À son tour, ce mode de connaissance s'inaugure dans un moment philosophique crucial, le moment cartésien, instituant le règne de la raison moderne. Le monument légué en héritage aux générations scientifiques et techniciennes ultérieures porte le nom significatif de *Discours de la méthode*.

Du fait qu'elle procède d'une matrice philosophique, l'essence de la technique ne peut pas être tenue pour « neutre » : elle se déploie comme rapport global au réel ou, selon l'expression de Heidegger, à « l'étant dans sa totalité ».

Avec le cogito, l'être humain se prétend source absolue de tout critère de vérité. Le vrai est pensé comme ce dont il faut s'assurer avec le plus d'exactitude possible, comme certitude. La certitude ne peut être atteinte que grâce à la représentation d'« idées claires et distinctes ». Les représentations se proposent et s'enchaînent dans l'acte, sans cesse réitéré, par lequel l'ego pensant se les approprie en tant qu'objets. Rien d'autre, ni par aucune autre méthode, ne saurait être tenu pour authentiquement vrai, c'est l'essence même de la raison. C'est ainsi que se pose, qu'advient le Sujet moderne. Il s'assure de lui-même dans la mesure où il peut maîtriser le déploiement et l'enchaînement — discours — de l'ensemble des opérations cognitives, des représentations.

La *méthode*. Toute méthode, par essence, désigne une volonté de maîtrise : la volonté de maîtriser le réel, représenté comme sphère objective, posée devant, vis-à-vis du « sujet », « donnée » à sa prise et à son emprise.

Le projet qui, tout d'abord avec Descartes, ne semble concerner que le seul souci de la connaissance, de la théorie, va graduellement, avec la science puis la technologie, se déployer comme volonté effective, pratique, de maîtriser tout le réel, de se l'approprier de manière exacte et efficiente. Le projet technologique accomplit la volonté d'exercer un contrôle absolu sur toutes les données et conditions de l'existence terrestre et humaine ; rien ne doit lui échapper qui soit objectivable, représentable. À ce titre, la pensée, les valeurs, la culture — le langage — sont captées dans son champ d'attraction, qu'il y paraisse ou non. Le projet technologique est d'essence totalitaire. Comme l'a révélé le penseur qui accomplit, qui achève la métaphysique occidentale, la philosophie du Couchant, Nietzsche, c'est l'expression d'une volonté de puissance qui s'approprie impérieusement tout réel comme intégralement sien. Ce qui paraîtrait lui échapper — transcendance, « arrière-monde » — n'est que mirage et mensonge. Le projet technologique est d'essence totalitaire et, de ce fait, nihiliste.

* *Essais et Conférences. La Question de la technique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1958.

Ce ne serait que de manière frivole et irréfléchie qu'on s'imaginerait pouvoir, de but en blanc, rompre avec cet état de choses. Il s'impose à nous comme un destin, fait remarquer Heidegger, puisqu'il se fonde comme rapport fondamental au réel, à l'être. L'énigmatique, en somme l'impensé, à cet égard, c'est que l'essence de la technique, donc ce qui fonde sa visée, n'est pas technique mais procède de l'être. Aussi commettrait-on une grave méprise en s'imaginant que l'établissement du problème appartient à la seule décision humaine. Pareille conviction, qui s'exprime en l'occurrence dans le moralisme antitechnologique, provient en réalité du mode de pensée qui est à la base du projet technologique. Elle relève encore de la position du Sujet moderne, qui croit pouvoir disposer du réel à son gré, comme de sa chose. Qu'on le veuille ou non, le moment occidental du monde est pris au destin tracé par le projet technologique jusqu'à son accomplissement final.

On connaît les règles et critères de la « méthode » scientifique : la prévisibilité, le calcul, la mesurabilité, l'homogénéisation des données, le contrôle des conditions d'observation et d'expérimentation, la reproductibilité de l'expérience. Ces règles et critères visent à garantir avec certitude la maîtrise des représentations du réel, leur objectivation pour le sujet pensant. La technologie n'est pas la simple « application » de la connaissance scientifique ; elle actualise l'essence de sa visée dans le contrôle et l'appropriation effective de toute la vie terrestre et humaine. Ses impératifs sont l'efficacité, le rendement, la rentabilité, la réduction à l'utile, à la logique, à la « méthode rationnelle », « fonctionnelle », « objective » et « machinique » ; l'homogénéisation de ce qui est, d'entrée de jeu, considéré comme « données », « matériaux » et « informations ». Le projet technologique se déploie comme un dispositif de harnachement, d'arraisonement, d'exploitation d'un réel « commis comme fonds », transformable à volonté. Et ce réel investi par la technique n'est pas seulement celui de la matière inerte ou même vivante. Il inclut, corps et esprit, individus et collectivités, les êtres humains. Certaines expressions sont significatives à cet égard, telles que « capital humain », « population cible », « strate d'âge ».

Effectivement, est-ce que nos vies ne sont pas assujetties à la « méthode », à la « logique » de la technologie, de la Machination scientifico-fonctionnelle et fièrement rationnelle ? Non pas en extériorité par rapport à ce qu'on croirait toujours être une « subjectivité » inaltérable, « libre », mais bien quant à l'essentiel : nos catégories mentales, nos rapports au temps et à l'espace, nos rythmes biologiques, les modes de communication interpersonnels et sociétaux ? Tout notre séjour sur terre ? En un mot, notre destin ?

Rien n'échappe à l'emprise de la « méthode », de la « logique » technologique. C'est là une déclaration d'allure intempesive. Mais elle ne fait que prendre en compte l'état de choses institué par la visée technologique en tant que « projet de société », en tant que monde humain. Ce qui paraîtrait d'un autre ordre, la culture nommément, participe de la même visée. Ce serait un point de vue insuffisant, lacunaire, que de s'en tenir, à cet égard, aux contraintes administratives, budgétaires, « fonctionnelles » qui affectent la réalité culturelle de l'extérieur. Le caractère global — de calcul, de maîtrise — de la visée technologique détermine, altère, de l'intérieur et profondément, la culture et les valeurs qu'on lui associe. La fragmentation, la spécialisation et la rentabilisation des divers champs du savoir et de la création en témoignent. La culture est aujourd'hui conçue et légitimée comme une « activité », une « production », une modalité d'« acquisition », de « consommation », de « développement » (personnel ou collectif) ; elle est un « capital » qu'on « accumule » et qu'on « gère » ; elle est valorisée comme une « performance » ; ses « signes » et ses « produits » doivent constamment être renouvelés de manière à ce que soient assurés son dynamisme, son expansion, son « intérêt » ; et on lui reconnaît d'autant plus de crédibilité qu'elle est rendue accessible à des masses ou des publics d'« usagers » toujours plus nombreux. Les conditions de son objectivation en dominent toute la « substance ».

Croirait-on que, ainsi soumises à de telles pressions, les exigences intrinsèques de l'esprit pourraient continuer à être remplies ou même reconnues pour ce qu'elles sont ? C'est parce qu'elle est volonté de tout prévoir, calculer, planifier et contrôler que la visée technologique tend à exclure ce qui se présente comme irréductible à sa logique. En tant que mode de rapport à la totalité du réel, elle entraîne l'éviction des autres modes. Seulement, elle ne s'impose pas de manière déclarée. Bien au contraire, elle prétend servir les « valeurs humaines », la culture, comme si rien de leurs « contenus », de leur réalité intrinsèque n'avait été altéré entre-temps. Avec une humilité perverse, elle laisse croire que sa sphère d'influence se cantonnerait dans les seules considérations de moyens, d'instrumentalité. Alors qu'invisiblement elle provoque l'oubli sur ce qu'elle ne peut pas assimiler et contrôler, et cela d'une manière si détournée qu'elle fait oublier jusqu'à cet oubli même. Elle fait le vide dans l'esprit tout en laissant subsister, de la culture, un décor grandiose. Elle normalise l'asservissement.

Une question nous est posée, nous en pressentons l'urgence, nous sommes tentés de procéder dans la hâte, d'« en venir à bout » : qu'en est-il du rapport entre culture et technologie ? La nature de la visée technologique, de sa « logique », de sa « méthode », est telle que c'est dans le culturel qu'il y a tout d'abord lieu d'en déceler l'effet. Le culturel, comme toutes les autres sphères humaines, a été technologisé. Mais s'inquiéter encore de l'impact de machines et d'appareils sur la culture fait écran au phénomène même de technologisation de la culture. La culture

est devenue une Affaire, une production, un secteur du marché, un champ de spécialisation, d'expertise, de performance, d'accumulation de données et d'équipements. Ainsi en arrive-t-on à juger son état, sa réalité, sa signification selon la quantité d'événements culturels qui se déroulent dans un temps et un lieu donnés.

Qui veut répondre, aujourd'hui, en toute rigueur aux exigences intrinsèques de l'esprit, de la pensée, de la création doit se préparer à livrer un dur combat. Il lui faut résister au tourbillon de réunions, d'interviews, d'articles, de lectures commandées, de consultations et d'événements mondains. Il doit trouver le moyen de ne plus faire sa part dans la vaste représentation de l'Affaire culturelle en cours. Alors que la pente est presque irrésistible de s'employer à la fabrication d'attrayants simulacres qui consacreront une enviable réussite d'« agent culturel ». Ne pas céder, ici, on n'y parvient qu'en pratiquant une constante et astucieuse vigilance.

livres reçus

par Roland DESROSIERS, Centre de documentation du CADRE.

DESBIENS, Jean-Paul. *L'actuel et l'actualité* / Jean-Paul Desbiens. — Sainte-Foy : Les Éditions Le Griffon d'argile, 1986. — 438 p. — ISBN 2-920210-71-8. *Recueil d'articles de Jean-Paul Desbiens publiés depuis 1973 dans différents journaux. La plupart de ces textes sont regroupés sous neuf thèmes : éducation, langue, médias, mœurs, politique canadienne et québécoise, politique internationale, religion-éthique-spiritualité, sociologie et syndicalisme.*

Évaluation du niveau conceptuel par la méthode du paragraphe à compléter / D.E. Hunt et al. traduit par Rachel Desrosiers-Sabbath. Sillery : Presses de l'Université du Québec, 1987. 125 p. ISBN 2-7605-0402-6. Ce test semi-projectif renseigne sur la façon dont une personne (jeune ou adulte) appréhende un objet de connaissance.

GAILLOUX, Francine et al. *Analyse et synthèse d'un recensement sur la formation offerte en bureautique dans la région de Montréal*. Montréal : Collège de Bois-de-Boulogne, 1986. 36, [8] p. Rapport d'enquête sur les cours offerts en bureautique dans la région montréalaise pour la période 1984-1985 ainsi que sur les logiciels et le matériel didactique utilisés.

GALYEAN, Beverly-Colleene. *Visualisation apprentissage et conscience* / traduit de l'américain par Paul Paré. Ste-Foy : Centre d'intégration de la personne de Québec, 1986. 316 p. ISBN 2-72062-2-98-6. Exposé d'une technique de visualisation et d'imagerie guidée. Les nombreux exercices proposés facilitent la relaxation, permettent d'accéder à une meilleure connaissance de soi et favorisent la création de liens interpersonnels plus profonds.

GIROUX ST-DENIS, Claudette. *Les projets d'enfants, un chemin qui a du cœur : témoignages d'éducateurs*. Ste-Foy : Centre d'intégration de la personne de Québec, 1986. 182 p. ISBN 2-920622-97-8. Réflexions pédagogiques et personnelles à partir d'expériences vécues et de projets centrés sur une relation ouverte entre l'éducateur et l'enfant.

VONARBURG, Élisabeth. *Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Belœil : Éditions La Lignée, 1986. 229 p. ISBN 2-920190-15-6. Exposé des notions de base de l'écriture de fiction. Analyse des structures narratives, des problèmes pratiques de l'écriture et des stratégies qui permettent de les surmonter. Plusieurs jeux-exercices aident à approfondir les notions proposées.

PALACIO-QUINTIN, Ercilia. *Apprendre les mathématiques : un jeu d'enfant* / Ercilia Palacio-Quintin. — Sillery : Presses de l'Université du Québec, 1987. — xvii, 269 p. — ISBN 2-76050431-X. *Plan d'action destiné aux éducateurs du primaire et visant à prévenir les difficultés d'apprentissage en mathématique ou à y remédier.*

PAQUETTE, Claude. *Implantation des programmes : le directeur d'école et l'enseignante : deux partenaires indissociables* / Claude Paquette. — Chesterville : Interaction, 1987. — 127 p. — ISBN 2-9800673-2-6. *Évaluation du processus d'implantation des nouveaux programmes du préscolaire et du primaire à la commission scolaire de Marieville. On analyse l'animation et la supervision assumées par les directeurs d'écoles et la commission scolaire et certains cheminements d'enseignants.*

Vivre le primaire : revue pratique de l'enseignement au primaire. — Vol. 1, no 1 (1987)- . — Montréal : Conseil pédagogique interdisciplinaire du Québec, (1987)- . *Axé sur la pratique, ce nouveau périodique offrira des moyens concrets d'action autant pour l'enseignement de différentes disciplines (fiches pédagogiques, compte rendu d'expériences, etc.) que dans les domaines reliés aux services personnels à l'élève.*